JAB 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION 75

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

20 novembre 1999
paraît six fois par an
treizième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Virginia, Clarissa, Laura...

Connaissez-vous Mrs. Dalloway?

«MRS. Dalloway dit qu'elle se chargerait des fleurs.»

Quel lecteur du roman éponyme de Virginia Woolf aura résisté à l'enchantement provoqué par sa première phrase? Le récit de vingt-quatre heures de la vie d'une femme de la bonne société londonienne qui s'apprête à donner une réception aura inspiré de bien jolie manière un écrivain américain contemporain, Michael Cunningham, avec *Les Heures*.

Les heures, *«une heure ici ou là pendant laquelle notre vie, contre toute attente, s'épanouit et nous offre tout ce dont nous avons jamais rêvé, même si nous savons tous, à l'exception des enfants (et peut-être eux aussi) que ces heures sont inévitablement suivies d'autres, ô combien plus sombres et plus ardues.»* Cunningham fait la relation des heures, présentes, passées, que vivent ou revivent trois femmes lors d'une journée pas comme les autres, mais si semblables aux autres. Trois femmes que tout sépare, le lieu, l'époque, le mode de vie, trois femmes qu'unit un même attachement à Clarissa Dalloway, héroïne de roman. Mrs. Virginia Woolf, Mrs. Dalloway et Mrs. Brown sont ces trois femmes.

Mrs. Woolf, écrivain, est exilée dans une banlieue champêtre du Londres des années vingt. Son mari le lui impose, elle est en mauvaise santé, ne se nourrit pas. L'éclat de la vie londonienne lui manque terriblement. Mrs Woolf affronte des soucis domestiques, souffre de migraines dévastatrices mais *«répugne à passer une seule de ses heures de lucidité à autre chose qu'écrire»*. Elle s'interroge longuement sur le sort qu'elle réservera au personnage principal de son roman. Clarissa Dalloway a-t-elle aimé une femme dans sa jeunesse, se suicidera-t-elle, vivra-t-elle heureuse dans une Londres emplie de mondanités et de lumières?

On découvre un roman en cours d'écriture, un *work in progress* que Cunningham évoque avec délicatesse et précision.

Clarissa Vaughan, alias Mrs. Dalloway, la cinquantaine raffinée est, en cette fin de siècle, une éditrice réputée. Elle vit dans un vaste appartement de l'East Village avec Sally, une productrice de télévision tout aussi réputée. Elle a une fille de vingt ans, dont *«le père n'est qu'un simple flacon numéroté, aucun moyen de le connaître»*, et que ses fréquentations féminines préoccupent. Son surnom de Mrs. Dalloway lui a été donné voici longtemps, par son ami Richard, un poète qui vient de se voir décerner un prix littéraire. Afin de célébrer l'événement, Mrs. Dalloway donnera ce soir une réception. Elle aussi commence sa journée par acheter des fleurs, qu'elle viendra porter à Richard, dans l'espoir que cet homme, gravement malade du SIDA, consente à participer à la fête organisée en son honneur.

Mrs. Brown a épousé un héros de la deuxième guerre mondiale, un homme affable et travailleur. Lectrice impénitente, elle aimerait bien rester au lit ce matin, avancer dans *Mrs. Dalloway*, ce que son mari et leur adorable petit garçon lui pardonnent volontiers, car elle est enceinte. Mais il faut se lever. D'autant plus que c'est l'anniversaire de l'époux si prévenant. Avec la complicité du petit, Mrs. Brown décide de confectionner un gâteau. La tâche prendra des proportions gigantesques; la vie est si monocorde, et ce roman qui attend…

L'écrivain, aux prises avec le présent de la création littéraire, l'éditrice, aux prises avec son passé, la lectrice, aux prises avec ce que la vie lui réserve et avec la fabrication d'un gâteau d'anniversaire, forment un trio magnifique, que la technique admirative et admirable d'un romancier, Michael Cunningham, pour une romancière, Virginia Woolf, fera se rencontrer. Une rencontre agencée avec finesse, dont on se doute qu'elle doit avoir lieu, mais qu'on n'est pas pressé de voir aboutir, tant l'écriture de Cunningham, toute en dialogues, en images percutantes, en descriptions délicatement colorées, rend le lecteur suspendu à la destinée individuelle de chacune de ces trois femmes.

G. Me.

Michael Cunningham
Les Heures
Traduit de l'américain par Anne Damour, Belfond, 1999, 242 p., Frs 34.20

(Annonces)

Les librairies Basta! tiennent à faire savoir à leur aimable clientèle que le traditionnel

Apéro de Noël

aura lieu le samedi 11 décembre à la librairie Basta! -Chauderon de 10h00 à 16h00 avec à 11h30 le

Grand Prix du Maire de Champignac 1999

Ueli Leuenberger & Alain Maillard
Les damnés du troisième cercle
Les Kosovars en Suisse, 1965-1999
Metropolis, 1999, 144 p., Frs 29.–

Rencontre-signature avec les auteurs le 25 novembre 1999 de 11h00 à 13h00
Librairie Basta!, Petit-Rocher 4, Lausanne

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9
•
Y-mêle:
La.Distinction@bluewin.ch
Vouèbe:
www.distinction.ch
•
Abonnement:
Frs 25.–
au CCP
10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
France: 18.25 francs
Belgique: 99 francs
Europe hors-CH: 2.60 €
Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Büchi
Théo Dufilo
Louise Kamerzin
Martin Lasino
Maud Luisier
Gil Meyer
Henry Meyer
Lucien Mourvèdre
Claude Pahud
Marcelle Rey-Gamay
Laurent Sambo
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin

Sôseki
Petits contes de printemps
Traduit du japonais par Élisabeth Suetsugu
Philippe Picquier, août 1999, 132 p., Frs 24.60

En 1909, Sôseki écrit *Petits contes de printemps*; à 43 ans il est déjà un écrivain connu. Cette même année il publiera *Sanshirô*, également disponible aux éditions Piquier.

Dans ces contes, il parle souvent d'un écrivain –lui, vraisemblablement–, de sa vie, de ses étonnements. Presque tous ses récits se passent au Japon et quelques-uns, comme *La pension* ou *L'odeur du passé*, à Londres, où il séjourne passagèrement. Mais qu'importe le lieu, ce que l'on découvre en se laissant imprégner par ces petites histoires, par ces ambiances mélancoliques, glaciales ou brumeuses, ce sont les menues contrariétés, les étonnements, les découvertes infimes qui nourrissent l'imaginaire de l'écrivain. Une vie dont il sait décrire les interstices, les pauses: *«Pourtant, sans battre les cils, j'observais mon oncle enfoncé dans l'eau jusqu'à la taille, et j'attendais que ses poignets se mettent à tressaillir. Mais ils restaient immobiles.»*

Sôseki est souvent comparé à Proust ou à Virginia Woolf, nous autres Occidentaux avons fréquemment besoin de comparer pour comprendre. Pour une fois laissons-nous aller plutôt à la dégustation en aveugle, juste se laisser surprendre par cette subtile description du monde, si différente de la nôtre. *(A. B. B.)*

Kressmann Taylor
Inconnu à cette adresse
Autrement, juin 1999, 60 p., env. Frs 14.50

Un Juif américain et un jeune Bavarois, tous deux marchands de tableaux, correspondent en toute sincérité au début des années trente. Survient la peste brune, que va-t-il rester de leur amitié?

Les présentations américaines du nazisme avant *Le Dictateur* de Chaplin souffrent fréquemment de niaiserie, faisant du Troisième Reich une dictature alpestro-médiévale. Même si elle contient une ou deux de ces naïvetés («le maréchal Hindenburg, un grand libéral»), cette nouvelle publiée en 1938, par le redoutable stratagème qu'elle suggère, mérite d'entrer au panthéon des chefs-d'œuvre de la littérature épistolaire. (J.-F. B.)

Heinz Schläfi
Mémoires d'un bonnet de nuit
Zoé, 1999, 852 p., Frs 49.30

Roman-fleuve, paru il y a quelques années aux éditions Rororo, *Mémoires d'un bonnet de nuit* vient d'être traduit. Qu'écrire qui n'ait été répété par la presse unanime au sujet de cette saga qui raconte l'évolution de la Suisse moderne du dix-septième siècle à nos jours, au travers du destin d'un «casque à mèche», transmis de génération en génération? Le plus impressionnant est bien évidemment le point de vue de narration, puisque c'est l'objet lui-même qui nous raconte ses déboires. La nature emblématique du sujet vient d'être confirmée par de nouvelles recherches. Deux chronobiologistes suisses ont publié il y a peu un article décisif sur les troubles du sommeil dans la revue *Nature*. Leur conseil est clair: pour vous endormir, enfilez des gants et des chaussettes. *(J.-F. B.)*

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne,
Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: basta@vtx.ch
Ouvertures: MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30
SA 9h00-16h00
Librairie Basta! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne,
Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures: du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Courrier des lecteurs

Simple sympathie

Je voudrais, en toute simplicité, exprimer ma sympathie au président du CIO, à Madame Berthe Ménartro, à Madame Daniela Merre. À en croire vos précédentes livraisons, le premier a perdu son calme et ne peut plus venir au marché en ville le samedi matin (alors qu'il y venait au moins tous les cinq ans depuis pas mal de temps déjà); la deuxième a perdu son mari qui faisait du footing dans les parcs mal famés des hauts de la ville; la troisième a eu le chagrin de devoir s'adresser à un ou une vétérinaire psychothérapeute pour calmer les angoisses de ces animaux de compagnies dont nous savons combien ils sont précieux pour animer les vieux jours de celles et ceux que leurs proches, souvent trop occupés, ont une fâcheuse tendance à négliger alors qu'ils leur doivent tout et que le plus élémentaire respect de la succession des générations devrait les inciter à davantage de cette piété filiale dont nous savons qu'elle est le fondement de la famille, laquelle, n'en déplaise aux gauchistes de service que vous vous faites trop souvent un malin plaisir de représenter avec complaisance, est elle-même la pierre angulaire et le terreau le plus fertile de la société, qui ne serait rien sans celles et ceux dont nous héritons à la fois de la vie et des biens, garants de la perpétuation du bien-être dont nous pouvons nous enorgueillir depuis plusieurs générations dans ce pays à la fois dynamique et paisible. Alors un peu de tenue s'il vous plaît.

Jean Jacques Schwitzblt, prédicateur, de sous-gare

La ville olympionique

J'habite à Lausanne et j'ai reçu le 18 octobre le journal communal qui était de nouveau consacré, comme celui du 24 avril, à son statut de ville olympique. Faudrait pas exagérer! Je ne comprends pas pourquoi nos élus ont tenu à remettre ainsi la compresse sur le même sujet (surtout que ce numéro est beaucoup moins visionnaire que le précédent), mais peut-être faut-il chercher la réponse dans l'édito portant le titre suivant: *«Capitale olympique… Et pourquoi pas celle du sport?»*, où l'on voit bien que l'olympisme n'a rien à voir avec le sport et qu'il faudra encore beaucoup de numéros pour venir à bout de ce casse-tête.

Richard Rivaz, coureur cycliste, de Renens

Révélation capillaire

J'étais l'autre jour chez le coiffeur et pour tuer le temps, en attendant que mes bouclettes fussent fixées, je pris le journal du même nom. Le feuilletant distraitement, je crus étouffer de stupéfaction en voyant que ce prestigieux quotidien romand consacrait près d'une page à *La Distinction*! Mais c'est l'indignation qui l'emporta lorsque je compris sur quel ton on comptait régler son compte à mon journal préféré –ma grand-mère, qui n'est pas enseignante je le précise, figure parmi vos rédacteurs–: il y est qualifié, et ce dès la première ligne, de *«petit bimestriel satirique confidentiel* (…) *fabriqué par des amateurs»*. Comment avez-vous pu laisser paraître une chose pareille sans représailles (la rédaction du *Temps* n'a pas fait BOUM, que je sache), voilà ce que je me demandais lorsque mes yeux se posèrent sur la signature dudit article. L'auteure supposée en serait une certaine Silvia Ricci Lempen. Ha ha ha! Bien joué! Qui se cache donc derrière ce grossier pseudonyme? Mina Bona? Nicotine Grisini? Pourquoi pas Stone et Charden? Un noyautage de l'intérieur, quelle superbe idée, il fallait y penser. *La Distinction* l'a fait. Longue vie à *La Distinction*!

Pierrette Rey-Gamay institutrice, de Démoret

Énièmes jérémiades

Peut-on savoir jusqu'à quand les diverses Maud (ou n'en sont-elles qu'une seule?) et le Bertrand vont s'ébattre encore dans les colonnes de votre courrier des lecteurs? Au lieu de publier leurs lettres «tourneuses-autour-du-pot», mettez-leur à disposition un sommier bien solide et conseillez-leur d'autres ébats. En tout cas, les jeunes d'aujourd'hui semblent bien timorés.

Si vous tenez vraiment à leur accorder une place dans *La Distinction*, attendez qu'ils s'épousent pour publier leur faire-part de mariage, ou qu'ils aient des enfants pour nous renseigner sur leur légitime fierté parentale. Vous y gagneriez au moins le prix de l'annonce…

Pier Ugotsitakis, spécialiste des Médias

Je voudrais établir une relation entre la bande dessinée qui paraît dans votre publication et celles que j'ai lues enfant. Dans la première, on n'y comprend rien, on n'arrive pas toujours à lire, l'auteur nous informe lui-même qu'il fait des fautes d'orthographe, il semble même avouer qu'il tire à la ligne, et pourquoi un grand magasin d'habits bon marché en profite-t-il pour faire de la publicité dans ces cases ténébreuses? Dans les secondes, et en particulier Quick et Flupke, c'est tout le contraire.

Hortense Thérèse Mironton, de Les Pâquis

(Annonces)

Claudévard
De la Mythologie à la Vache folle
Saga du bœuf bourguignon

Port-folio reproduisant 30 encres de Chine, tirage limité à 230 ex.
Frs 180.-
Chez Plonk & Replonk
CP 1192
2301 La Chaux-de-Fonds

Minute métonymique

Ballet payant, pétaradant et paisible

JOUR de paie. Introduction sur un thème à la fois enlevé et acide; situation de départ pour le compositeur et le chorégraphe: *«…dans tout le quartier de la Goutte-d'Or, la paye de grande quinzaine, qui tombait ce samedi-là, mettait un vacarme énorme de soûlerie.»* (Émile Zola, *L'Assommoir*).

Scène burlesque: les uns dépensent en une mise de loterie tout l'argent du mois, les autres nagent dans les stock options. Tous agitent leur feuille de paie. À l'arrière, les chômeurs font des entrechats et ceux d'entre eux qui savent chanter font un chœur à bouche fermée, vite dominé par les accents triomphants du régiment des actionnaires.

Jour de pet. Petit allegro intermédiaire, malicieux, virevoltant. Il ne reste plus sur scène qu'un salarié qui a déchiré son bulletin, et un Oncle Sam qu'un esclave noir emmène péniblement dans une brouette. Le premier file comme un pet, en hurlant: *«Attention, il va y avoir du pet»*, et le second, sardonique, jette avant de sortir: *«Tout ça, c'est à peine un pet de travers!»*

Des banderoles de toile cirée et des pancartes sont amenées sur scène par le corps de ballet; formant d'abord un texte désordonné et incompréhensible, elles finissent par afficher le proverbe: *«On tirerait plutôt un pet d'un âne mort qu'un sou de sa bourse»*.

Un valeureux Céphalonien entre et récite un passage d'Albert Cohen: *«Mais quels vents variés émit la poétesse en ce soir dont je vous parle… Il y en avait des ronds et des pointus, il y en avait des petits qui couraient les uns derrière les autres, vite vite, et il y en avait des majestueux, lentement, tristement et qui avaient beaucoup d'arôme»*. Et cetera, et cetera.

Pour la transition avec la partie suivante, s'inspirer de la scène narrée par Rousseau: *«Enfin, ne parlant plus, et déjà dans les combats de l'agonie, elle fit un gros pet. Bon! dit-elle, en se retournant, femme qui pète n'est pas morte.»* (*Les Confessions*, II). Paix à ses cendres.

Jour de paix. Long développement, parfois emporté, parfois tragique, parfois serein. Des petits rats sautillent, et courent sur scène dans tous les sens en personnifiant la paix romaine d'Auguste, la paix française en Indochine et en Afrique du Nord, la paix américaine à peu près partout. Ils sont remplacés par quelques figurants qui faisaient auparavant les chômeurs et qui, costumés en soldats, la fleur au fusil, défilent en symbolisant la paix des braves. Côté jardin, deux chefs d'Etat échangent mécaniquement des baisers de paix et des baisers de Judas. Derrière eux, un secrétaire fait tourner un orgue de barbarie qui répète: «Si tu veux la paix prépare la guerre». Puis il abat à grands coups de hache un olivier qui tombe sur un colombier: grand froufrou de roucoulements moribonds et de plumes qui volettent.

Tout à la fin, un Pierrot en habit chiffonné, gris perle, se glisse sur scène, l'air perdu, dans la lumière qui décline progressivement. Il allume un calumet, puis cite Verlaine: *«Restons silencieux parmi la paix nocturne»*. En hurlant: «La paix!», un gardien de la paix déboule et lui donne un coup de matraque; Pierrot s'écroule. Fin de la musique, pianissimo («ppp»). Noir.

T. D.

Soulagement

Le verdict des urnes épargne de bien cruelles déceptions

«Et Ziegler a promis de laisser la place à un jeune socialiste dans deux ans», ajoute avec espoir le jeune militant.

L'Illustré, 13 octobre 1999

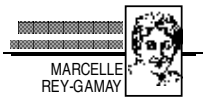
Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.
Dans notre dernière édition, l'ouvrage attribué aux soi-disantes Felicitad Cameron de Arguello et Ilse Berenstein-Schwab, *Frontières d'Europe* était une pure imposture.

LES PAS ÉLUS LUS (XLVII)

Subliminés

Chacun des 11 candidats de la liste n° 17 du canton de Vaud pour les élections fédérales du 24 octobre 99 devait se créer un slogan en forme de petit quatrain en observant les contraintes fixées par le bureau de communication de l'un d'entre d'eux:



- Première ligne imposée: *Jeune Radical*
- Deuxième ligne imposée: *au National*
- Le premier mot de la 3e ligne devait être un verbe au présent (éventuellement *c'est*).
- Le dernier mot de la 4e ligne devait se terminer par la rime *-al*.
- La 2e et la 3e ligne ne devaient pas totaliser moins de 3 mots et pas plus de 7.
- Le dernier mot de la 3e ligne pouvait aussi se terminer par la rime *-al*.

Un seul candidat a utilisé cette dernière possibilité et a réussi l'exploit peu banal de faire rimer *Radical / National / végétal* et *bocal*. Deux candidats n'ont pas observé complètement les consignes: l'une a composé un tercet, le

second n'a pas mis de verbe à la 3e ligne. Voici les éléments employés par les 9 candidats sérieux:

- Premier mot de la 3e ligne: *c'est* (2x), *dynamise, fait, n'est pas, rafraîchit, sort, voit* (2x).
- Fin de la 3e ligne: rien (2x), *bon, l'avenir, l'Europe, la Suisse, plus loin que, végétal, vivre l'économie.*
- Début de la 4e ligne: rien, *comme, dans un, de son, et le, le fanion, pour le, son appendice, votre.*
- Dernier mot de la 4e ligne: *bocal* (2x) *canonal, fédéral, idéal* (2x), *moral, nasal, social.*

Nous avons découvert en laboratoire, sous les quatrains anodins proposés par les candidats, 6 messages subliminaux:

RONDS DANS L'EAU
Jeune Radical
au National
voit | l'Europe
de son | bocal

PETITE LÉGUME DEVIENDRA GROSSE
Jeune Radical
au National
c'est | végétal
comme | idéal

MANEGE DE LANGUE DE BOIS
Jeune Radical
au National
sort | Ø
son appendice | fédéral

AFFAIRES EN MAIN
Jeune Radical
au National
n'est pas | l'avenir
pour le | social

MISE EN CONSERVE
Jeune Radical
au National
dynamise | la Suisse
dans un | bocal

REPRISE EN MAIN
Jeune Radical
au National
fait | Ø
le fanion | moral

Le caractère dépréciatif, voire dépressif, de ces messages subliminaux suffit à expliquer l'échec complet de la liste des Jeunes Radicaux.

M. R-G.

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

Les paradoxes de la physique sociale

«La soumission du plus grand nombre au plus petit, ce fait fondamental de presque toute organisation sociale, n'a pas fini d'étonner tous ceux qui réfléchissent un peu. Nous voyons, dans la nature, les poids les plus lourds l'emporter sur les moins lourds, les races les plus prolifiques étouffer les autres. Chez les hommes, ces rapports si clairs semblent renversés. La nécessité impitoyable qui a maintenu et maintient sur les genoux les masses d'esclaves, les masses de pauvres, les masses de subordonnés, n'a rien de spirituel; elle est analogue à tout ce qu'il y a de brutal dans la nature. Comme si, dans la balance sociale, le gramme l'emportait sur le kilo.»

Témoin horrifié des saignées staliniennes en URSS et acteur des grèves de 1936 en France, Simone Weil manifestait son étonnement en ces termes dans la brève méditation qu'elle consacrait, en 1937, à sa relecture de La Boétie.

La Boétie déjà s'impatientait que le tyran maintienne sa domination grâce à une combinaison rudimentaire alliant le consentement des dominés à un réseau imbriqué de clientèles hiérarchisées plus ou moins complices, terrorisantes et terrorisées, dont le sommet se réduit à une coterie restreinte. D'où l'injonction qu'il adressait à la majorité: *«Soyez résolus de ne servir plus, et vous voilà libres.»*

Réfléchissant à partir d'une situation d'urgence comparable, Simone Weil pousse plus loin l'étonnement: *«C'est quand sévit la mort que le miracle de l'obéissance éclate aux yeux. Que beaucoup d'hommes se soumettent à un seul par crainte d'être tué par lui, c'est assez étonnant; mais qu'ils restent soumis au point de mourir sur son ordre, comment le comprendre? Lorsque l'obéissance comporte au moins autant de risques que la rébellion, comment se maintient-elle?»* Elle ébauche alors une tentative de réponse.

L'inversion de la problématique

Traçant un parallèle avec la révolution galiléenne en physique, Simone Weil propose une approche nouvelle de l'univers social. La guerre, l'obéissance ou le commandement, observe-t-elle, sont des phénomènes dont les conditions de la production ne suffisent pas à rendre compte. C'est la notion de force, non celle de besoin, qui offre la clef permettant de lire les phénomènes sociaux.

Les passions présentes chez tous et chez chacun (le désir de chambouler un ordre jugé inique et irrationnel, ou au contraire de conserver les privilèges existants, en arguant que le joug pèse peu, voire qu'il est consenti) empêchent d'apercevoir le secret de la machine au cœur de l'absurdité apparente du mécanisme social. Or, la solution du mystère qui fait que le grand nombre subit au lieu que le petit nombre commande, c'est qu'il n'est pas vrai que le nombre soit une force: *«Le peuple n'est pas soumis bien qu'il soit le nombre, mais parce qu'il est le nombre.»* Peu nombreux, ceux qui ordonnent forment un ensemble. Les autres, parce qu'ils sont trop nombreux, sont un plus un plus un, et ainsi de suite. La puissance d'une infime minorité repose donc malgré tout sur la force du nombre, puisque cette minorité l'emporte en nombre sur chacun de ceux qui compose le troupeau de la majorité. Il n'en faut cependant pas conclure, estime Simone Weil, que l'organisation des masses renverserait le rapport, car elle est impossible: *«On ne peut établir de cohésion qu'entre une petite quantité d'hommes. Au-delà, il n'y a plus que juxtaposition d'individus, c'est-à-dire faiblesse.»*

On regrettera que l'essayiste, dans sa rapide méditation sur le sujet, ne nous livre pas d'analyse plus fouillée des déterminismes concrets qui fondent cette tendance lourde à la dispersion majoritaire et à la cohésion minoritaire, mais l'on pressent, pour nous exprimer en termes guerriers, que dans la minorité dominante l'information est plus fluide et le temps de réaction plus bref, parce que les lignes de communication sont plus courtes et les moyens d'action plus concentrés. Ou, *a contrario*, que lorsque cette loi manque à se vérifier, c'est signe que la minorité dominante est bien près de se voir supplanter par une autre, qu'une forme de domination nouvelle se substitue à une forme ancienne.

Un courage désenchanté

La majorité, laissions-nous entendre, est désarmée. Il est pourtant des moments de l'histoire, se rappelle Simone Weil évoquant ses impressions de 1936, où un grand souffle passe sur les masses: *«Leurs respirations, leurs paroles, leurs mouvements se confondent.* (…) *Les puissants connaissent à leur tour, enfin, ce que c'est que de se sentir seul et désarmé; et ils tremblent.»* Mais de pareils moments ne durent pas, parce que l'unanimité qui les produit, née dans le feu d'une émotion vive et générale, n'est compatible avec aucune action méthodique. *«Elle a toujours pour effet de suspendre toute action, et d'arrêter le cours quotidien de la vie.»* Or, *«le cours de la vie quotidienne doit reprendre, les besognes de chaque jour s'accomplir. La masse se dissout de nouveau en individus, le souvenir de sa victoire s'estompe; la situation primitive, ou une situation équivalente, se rétablit peu à peu; et bien que dans l'intervalle les maîtres aient pu changer, ce sont toujours les mêmes qui obéissent.»*

On conçoit que les puissants n'aient pas d'intérêt plus vital que de contrecarrer cette cristallisation des foules soumises. Créer, entretenir le sentiment d'une impuissance irrémédiable est le premier article de l'art de dominer; faire en sorte que celui qui obéit, celui *«dont la parole d'autrui détermine les mouvements, les peines, les plaisirs»*, se sente inférieur non par accident, mais par nature, prédestiné de toute éternité à obéir. Ainsi chaque marque de mépris endurée, chaque ordre reçu, chaque acte de soumission accompli le confirmeront dans ce sentiment. Mais l'on saisit ce que ce cercle comporte de pernicieux: à l'autre bout de l'échelle, le maître se sent confirmé dans sa supériorité, et ces deux illusions se renforcent l'une l'autre.

Sortir du cercle? C'est à quoi, semble-t-il, prétend quiconque s'efforce de réfléchir sur l'univers social pour en percer les mécanismes. Un tel effort postule implicitement qu'on ne se résigne pas à être seulement maître ou esclave, «marteau ou enclume» selon les termes bruts de l'alternative voltairienne. Comment éviter cependant, une fois qu'on a été désabusé sur les pesanteurs du règne humain, de ressentir un déchirement cruel, sinon insurmontable? Se réfugier dans une tour d'ivoire ne va pas sans inconscience. Et participer au jeu des forces qui meuvent l'histoire n'est guère possible sans se souiller ou se condamner d'avance à la défaite. Reste peut-être la voie de ce que Simone Weil appelle «la formule du moindre mal» appliquée avec la plus froide lucidité. Hasardons-en cette reformulation: la recherche dans la lutte d'un consensus, d'un point d'équilibre durement conquis, qui autorise une sorte d'intermède des forces et empêche que soit déchaîné tout le potentiel de violence que recèlent les rapports sociaux.

Mais rendons pour finir la parole à Simone Weil: *«L'ordre social, quoique nécessaire, est essentiellement mauvais, quel qu'il soit. On ne peut reprocher à ceux qu'il écrase de le saper autant qu'ils peuvent; quand ils se résignent, ce n'est pas par vertu, c'est au contraire sous l'effet d'une humiliation qui éteint chez eux les vertus viriles. On ne peut pas non plus reprocher à ceux qui l'organisent de le défendre, ni les représenter comme formant une conjuration contre le bien général. Les luttes entre concitoyens ne viennent pas d'un manque de compréhension ou de bonne volonté; elles tiennent à la nature des choses, et ne peuvent pas être apaisées, mais seulement étouffées par la contrainte. Pour quiconque aime la liberté, il n'est pas désirable qu'elles disparaissent, mais seulement qu'elles restent en deçà d'une certaine limite de violence.»*

L. M.

Étienne de la Boétie
Le discours de la servitude volontaire
Payot, 1995, 336 p., Frs 21.70

Simone Weil
Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale
Folio, 1998, 154 p., Frs 10.20

La geste du siècle

Gustav Regler
Le glaive et le fourreau
Babel, 1999, 472 p., Frs 17.60

«Je ne bande plus tous les matins et tous mes enfants sont fonctionnaires ou "assimilés". S'il m'arrivait d'être arrêté, les flics me prieraient poliment *de leur présenter mes papiers; ils n'éprouvent, d'ailleurs, pas même le besoin de le faire. Pire encore, il leur arrive de me sourire –bonasses– en me faisant signe de passer. J'imagine leur déception si je leur balançais un bon coup de pied dans les couilles (contrairement à l'idée reçue, l'un des coups les plus difficiles à réussir)… La gueule qu'ils feraient!»*

La préface –magnifique– de Frédéric Roux, intitulée *«Nous sommes tous des Suisses allemands»* augure bien de ce récit autobiographique, écrit par Gustav Regler, communiste allemand, en 1958. Il raconte sa vie dans le siècle, les tranchées de la guerre de 14 et la montée du national-socialisme. Il explique à sa manière, avec lucidité, les erreurs des dirigeants communistes allemands. *«L'idéologie tue lentement, mais sûrement. Un soldat n'a que faire de consulter le règlement lorsqu'il descend dans la tranchée. Les chefs du parti voulaient s'asseoir sur deux sièges à la fois, finalement ils se retrouvèrent le cul par terre* […] *Ils dormaient sur leurs deux oreilles, persuadés qu'il appartenait aux masses de faire la révolution, oubliant simplement que les masses avaient aussi la possibilité d'aller s'inscrire ailleurs, ce qu'elles firent hélas! sans hésiter à partir de 1933.»* (p. 198)

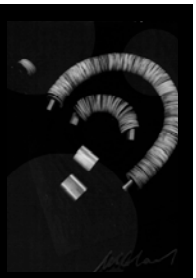
Il parle ensuite longuement de ses doutes, rester en Allemagne ou se résoudre à l'exil, ce qu'il finit par faire. Il raconte la guerre d'Espagne telle qu'il l'a vécue, au milieu d'actes d'héroïsme et de trahison (on pense à Orwell en le lisant), il raconte aussi ses visites à Moscou et les rencontres pas toujours sympathiques qu'il y fit, dans un climat de terreur et de suspicion. *«En cet été 1936, le décor avait changé. Nous trouvâmes des fermes abandonnées, des étables vides, des troncs d'arbres abattus à la hache à cinquante centimètres du sol. Le vent de la steppe soufflait toujours, mais il s'était doublé d'un ouragan idéologique. Plus d'exploitation individuelle, la culture des céréales à outrance, décrétée de force, "pour le bien du peuple".»* (p. 334). La Deuxième Guerre mondiale s'achève pour lui par un nouvel exil, au Mexique cette fois, où ses liens avec le Parti communiste sont de plus en plus compliqués.

Un des intérêts de cet ouvrage est qu'il mélange l'histoire du vingtième siècle et ses propres doutes sur le chemin à suivre. Croyant, tenté par le fascisme, convaincu par le communisme, hésitant à Moscou, déçu en Espagne… Quelques éléments de sa vie personnelle ponctuent ce récit, son premier mariage bourgeois, sa fuite et la rencontre d'une autre femme qu'il verra mourir en exil.

Un itinéraire fascinant bien souvent, des rencontres avec des gens détestables, comme Aragon, ou admirables comme toutes ces personnes qui résistent, toujours minorisées et persécutées dans un monde hostile et totalitaire. *(J.-P. T.)*

(Annonces)

Exposition
mc
créations
Bijoux



Du 18
au 31 décembre
Vernissage le 18 décembre dès 12h00

Galerie Basta!
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

Le cadeau de mauvais goût idéal:
ne choque que ceux qui en savent trop.
500 titres contrapétiques en fac-similé suivis de leurs solutions figurées parfois contournées à la plume par Henry Meyer.
Éditions Périphériscopiques, 96 pages, Fr 25.–
En vente dans les Librairies Basta!

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

The Asphalt Jungle

Hugues Pagan
Vaines recherches
Rivages/Noir, 1999, 187 p., Frs 15.40

«Vous en savez long sur elle, parce que vous êtes flic et qu'on vous paye pour ça, tellement long –jusqu'à la nausée. Vous n'en savez pourtant pas autant sur elle qu'elle en sait sur vous. Vous avez beau l'avoir aimée comme une femme, vous être penché sur son sommeil agité, lui avoir pris la main comme on le fait à un enfant malade… Elle s'en fout. Tout ça c'est votre problème, pas le sien. Elle vous attend chez elle, tapie dans son trou, au fond de la nuit. Et c'est là que vous avez rendez-vous avec elle et vous n'y pouvez rien du tout. Au cœur de la nuit. La pire de toutes : une nuit d'été.» «Elle», c'est la Ville. La grande ville et ses ZUP. Celle que l'inspecteur Schneider s'apprête à abandonner le temps des vacances, en compagnie de la belle Cherokee. Encore une semaine à attendre, qui ne s'annonce pas trop agitée. Les caïds du crime ayant aussi droit à des vacances, ils sont déjà partis vers leurs paradis balnéaires. Plus qu'une semaine à tirer pour Schneider, la routine en perspective, faite de résolutions de petits drames des exclus de la Ville, ce qui ne pose pas de difficultés à un flic expérimenté, revenu de tout.

On s'en doute, les projets les plus simples se voient contrariés dans tout polar qui se respecte. Alors qu'il se voit déjà sur l'autoroute du Sud, Cherokee à ses côtés, un air de blues les enveloppant, il reçoit un appel du flic de planton. Un homme a téléphoné au commissariat pour faire avertir Schneider qu'il s'apprête à tuer une femme, *«une femme pour commencer… J'en tuerai d'autres certainement. N'importe quelle femme.»* L'inconnu prend soin de préciser le modèle d'arme et le type de calibre, comme si le détail était d'importance.

Un *serial killer* fait irruption dans la moiteur de l'été en Ville, qui tient à associer Schneider au déroulement de ses méfaits. Mettre un terme aux agissements du tueur et résoudre cette énigme : pourquoi s'en prendre à lui. Schneider devra modifier l'organisation de ses vacances ; Cherokee se montrera opportunément compréhensive.

Avec Hugues Pagan et la ville de Z, son commissariat, ses héros récurrents, flics en proie chacun à leurs petits et gros tourments qu'ils doivent mettre en veilleuse lorsque l'heure de l'enquête a sonné, difficile de ne pas penser au grand Ed McBain et à ses flics du 87e district de la ville d'Isola.

Il aura fallu attendre, mais Pagan est en train de s'imposer comme un auteur de référence du roman noir français, au point de susciter des rééditions. C'est le cas de ce *Vaines recherches*, qui date de 1984. Une époque préhistorique, voire désastreuse si on en juge par certaines descriptions de protagonistes, telle cette femme *«petite, un corps du tonnerre, avec des fesses hautes et fermes, des fossettes tendres au creux des reins, les seins en forme de poires, mûrs et lourds accrochés bas sur son buste maigre.»* Une époque que l'on regrette néanmoins, celle des auteurs de polar qui prenaient et donnaient le temps de camper des personnages et un décor, avant de confronter les premiers aux pièges du second autrement qu'en énumérant à grande vitesse la rencontre de cas aussi désespérés que stéréotypés avec des flaques de sang. *(G. Me.)*

(Annonce)

Exposition

Oseo-Galilée présente

Théâtrales

5 ans d'ateliers en photos

Du 4 au 29 décembre

Vernissage le 4 décembre dès 12h00
Autour d'Antigone, présentation
des photos de l'atelier et lecture-
spectacle par les comédiens

Galerie Basta !
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

Il bel paese

Autopsie d'un engouement

EN Italie, on adore tout ce qui est à la mode. Au lieu de privilégier ce qui distingue de l'autre, on essayera plutôt d'être le premier à avoir ce que tout le monde aura plus tard. Une fois, un ami, à qui je demandais si tel restaurant était snob, me répondit avec enthousiasme *«si si, è molto snob»*, comme si c'était une qualité suprême à rechercher.

C'est par un effet semblable que, dans l'actualité de l'édition italienne, chaque nouveau livre publié par Andrea Camilleri se trouve immédiatement propulsé en tête de liste des ventes de livres. *La Stampa*, vénérable quotidien turinois publie tous les samedis dans son supplément littéraire cette classification et, dans celle publiée le 2 octobre par exemple, Camilleri avec *Gli arancini di Montalbano* (son dernier ouvrage) est en tête des ventes de romans italiens, puis il est deuxième avec celui publié en avril, et aussi cinquième, sixième, septième, huitième et dixième. Deux de ses récits ont déjà été transformés en téléfilms, diffusés par la RAI2 et sont actuellement vendus dans tous les kiosques de la péninsule en multipack, vidéo et livret.

Et pourtant, quand Camilleri, qui avait déjà alors une certaine réputation en tant qu'écrivain de théâtre et de poésie, tenta de publier son premier roman, *Il corso delle cose*, en 1968, aucun éditeur ne s'y intéressa. En 1978 seulement, il fut édité par une petite maison, Lalli, et ne fut pratiquement pas distribué.

Mais avant d'essayer de donner une explication à cet intrigant phénomène, présentons-en d'abord l'acteur principal. Andrea Camilleri, né en 1925 à Porto Empedocle, près d'Agrigente en Sicile, est metteur en scène pour le théâtre et la télévision. En écrivant *Il corso delle cose*, il voulait parler d'anecdotes de sa Sicile natale, et il se rendit vite compte qu'écrire en italien standard ne lui convenait pas. Cela lui donnait le sentiment d'écrire *«una domanda su carta bollata o un biglietto d'auguri»* (1). Il inventa donc un langage fait d'un mélange savamment dosé d'italien et de dialecte sicilien, directement inspiré par le sabir qu'il avait l'habitude de parler avec les siens.

«Pronti, dottori? Dottori, e lei stesso di pirsona al tilefono» (2)

Suite à l'insuccès de son premier roman, il renonça pendant quelques années à écrire, puis publia en 1980, toujours dans ce nouveau langage, *Un filo di fumo*, en y adjoignant, à la demande de son éditeur du moment Livio Garzanti, un glossaire. Mais, malgré cette aide à la lecture, ce roman ne fut pas un grand succès de librairie. Ce n'est qu'au début des années quatre-vingt-dix, quand Elvira Sellerio, éditrice à Palerme, commença à le publier que ses romans se mirent à circuler. Elle l'a édité dans la petite collection très soignée, *La memoria,* inaugurée en 1979 par Leonardo Sciascia et son merveilleux *Dalle parti degli infedeli*. Les derniers ouvrages de Camilleri eux, succès oblige, sont publiés par Mondadori pour les *gialli* (3) et Rizzoli pour les historiques.

C'est de Sciascia que se réclame Camilleri pour sa série de romans historiques ; comme lui, il reprend un fait divers pour en faire la trame de son inspiration. Ce sont peut-être ses romans les plus achevés, dont l'étonnant et drôle *Birraio di Preston*. Malheureusement aucun des écrits de cette veine n'est encore traduit en français.

Au berceau de son autre filon littéraire (des polars), il appelle le père (4) de Pepe Carvalho, ce détective anar grand amateur de cuisine, et nomme Montalbano son commissaire de police lunatique, grand amateur de cuisine lui aussi. Les aventures du *Commissario* ont été publiées pour quelques-unes en français, *La forme de l'eau*, *Chien de faïence* et très récemment *Un mois avec Montalbano*. Bien que les récits perdent une part de leur saveur dans l'exercice, Serge Quadruppani, le traducteur, a réussi de manière convaincante à faire passer l'originalité de la langue camillerienne.

Chaque histoire, donc, reprend une anecdote vraie de la vie sicilienne actuelle ou ancienne, et met en scène avec talent la Sicile, ses gens, ses mœurs. Le talent narratif de Camilleri lui permet de faire à partir de faits divers, des histoires passionnantes ; chacun de ses ouvrages est un plat très appétissant que l'on savoure en quelques heures. Il dose suspense, humour, sexe et happy end de manière irrésistible, il n'est pas metteur en scène de télévision pour rien.

Mais

Mais Camilleri n'est ni Sciascia, ni Montalban, et il est surprenant de constater que les textes et les critiques le concernant lui attribuent sans sourcilier ces prestigieux parrains. Ce qui fait la force de Sciascia, c'est que l'histoire, l'anecdote qu'il raconte est toujours une métaphore, et qu'au-delà du récit, il y a un vrai questionnement politique, une interpellation de la société. Chez Camilleri, ce qui compte c'est l'anecdote et c'est d'ailleurs ce dont il se réclame dans sa postface à *Il corso delle cose*.

Ses récits ne questionnent en rien la société et le pouvoir établi. Ils parlent d'une Sicile romantique, de pauvres propres et dignes, de mafia dangereuse certes, mais plus proche d'un petit banditisme minable que d'un contre-pouvoir politique et économique qui freine le développement économique du Sud de l'Italie. Son enquêteur, fort sympathique au demeurant, est de la veine des gardiens de l'ordre, famille des Maigret, Dalgliesh et Navarro, ce n'est pas un paumé révolté de la famille des Marlowe, Carvalho ou Burma.

Et peut-être c'est finalement pour cette raison-là même, pour son non-engagement politique qu'il bénéficie aujourd'hui d'un tel succès en Italie.

Dans les années septante, Sciascia et les écrivains politiques tenaient le haut du pavé de la littérature italienne, mettant à la portée des lecteurs en ébullition politique des récits alimentant leur colère et leur envie de faire chuter la Démocratie Chrétienne, Camilleri n'avait alors pas trouvé de lecteurs. En cette fin de siècle, saturés par la technologisation et la «telefoninisazione» (5) galopante de leur vie privée, les Italiens qui plébiscitent Andrea Camilleri effectuent un romantique retour aux sources, à la recherche d'authenticité, d'un goût de terroir débarrassé de son odeur de misère, de corruption et de merde.

En fait les romans de Andrea Camilleri sont des récits ethno, au même titre que ceux de Tony Hillerman et ses Navajos ou que ceux de Arthur Upfield et ses Aborigènes. Et comme l'Italie est grande et que sa politique économique tend à transformer le *Mezzogiorno* en réserve, ce réservoir à histoires n'est pas prêt de s'épuiser.

«L'Italie, j'entends la vraie Italie, celle qui a quelque chose à nous dire, l'Italie dont la disparition sous un excès de progrès serait un désastre irréparable, cette Italie commence à Naples.» écrit l'inénarrable Dominique Fernandez (6). Voilà que les Italiens eux-mêmes apportent de l'eau à ce moulin.

A. B. B.

Andrea Camilleri
Un filo di fumo
Selerio, 1997, 136 p., LIT 15 000
Gli arancini di Montalbano
Arnaldo Mondadori, 1999, 338 p., LIT 28 000
Il corso delle cose
Selerio, 1998, 145 p., LIT 15 000
Il birraio di Preston
Selerio, 1995, 236 p., LIT 15 000

La forme de l'eau
Fleuve Noir, 1998, 223 p., Frs 15.30
Chien de Faïence
Fleuve Noir, 1999, 352 p., Frs 17.10
Un mois avec Montalbano
Fleuve Noir, 1999, 373 p., env. Frs 30.–

(1) *«Une demande sur papier timbré ou une carte de vœux»*, in *Il corso delle cose*, postface dans laquelle il narre sa démarche (p. 141).
(2) En italien : *«Pronto dottore, dottore e lei stesso di persona al telefono», La voce de Violino.*
(3) «Noirs» en Italie.
(4) L'auteur espagnol Vasquez Montalban.
(5) De *telefonino*, notre natel.
(6) *Le voyage d'Italie*, Plon, p 262.

Vie politique

Des candidats très encadrés

Deux des dix-sept candidats libéraux, Philippe Leuba et Claudine Wyssa. Le secrétaire général du parti, Olivier Rapin les entoure.

24 Heures, 16 septembre 1999

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Paroles dites, paroles entendues

MME Laguiller est ringarde. Pas bien méchante, mais légèrement chiante à force de ressasser toujours ce même discours révolutionnaire qui, s'il ne sent pas la naphtaline, sent fortement la poussière. La poussière? Il en est justement question dans les usines, fabriques et entreprises de France. Elle provoque des centaines de cas de silicose par année, une maladie grave qui peut être mortelle.

Mais c'est sans doute consciente de cette image d'elle-même en «marionnette geignarde» et de Lutte Ouvrière en un affreux ramassis de sectaires hypocrites et manipulateurs (voir ci-dessous), qu'elle a décidé d'offrir une tribune aux *travailleurs eux-mêmes*, remettant ainsi sur le devant de la scène la légitimité de son action. Excellente stratégie, par ailleurs, et qui vise juste. Comment résister en effet à cette succession de témoignages ahurissants pour qui ne timbre pas tous les jours à l'usine (dont je suis)?

«Travailleurs, travailleuses...»

En remarquable préfacière, Mme Laguiller explique la lente dérive sémiotique qui permet à *certains de prétendre que la classe ouvrière n'existe plus*. Sur les traces de Serge Malet qui voyait dans le fait que les travailleurs de 68 ne portaient plus la casquette, comme dans les années trente, le signe même de la disparition de la classe ouvrière, les discoureurs politiques contemporains de droite comme de gauche ont fait disparaître les mots de «travailleurs» et d'«ouvriers» de leur vocabulaire pour ne plus parler que de «classe moyenne», de «citoyens», voire simplement de «gens», espérant que le signifié serait évacué en même temps que le signifiant. À l'image des patrons de Marie, qui voient dans la négation du problème sa meilleure résolution: *«Quand je suis entrée à l'usine, il y a près de trente ans, on nous disait au moins que bientôt on allait trouver un moyen pour aspirer la poussière. Mais aujourd'hui, c'est pire: on nous dit qu'il n'y a rien d'anormal dans cette situation.»*

La fleur de l'industrie

Tels Robyn Penrose, distinguée professeure de littérature visitant la fonderie de Vic Wilcox dans *Jeu de Société* (David Lodge), nous sommes donc ahuris de découvrir des usines aussi laides, vétustes, bruyantes et dangereuses. Non, les entreprises ne sont pas des ateliers ultra-modernes où l'électronique résout tous les problèmes, comme on en voit dans les pubs. Le portrait qui s'en dégage ici est fort différent. Les machines trop vieilles tombent sans arrêt en panne, les murs sont lézardés; parfois même il neige à l'intérieur. Il faut se protéger des produits toxiques, de la suie, de l'huile, de la poussière, du froid et du chaud excessifs, et surtout des machines qui coupent ou écrasent beaucoup de doigts. Mais les bottes, les gants et les casques circulent moins vite que les mauvaises nouvelles. Achète-t-on de nouvelles machines? Hélas *«tout le monde voit que les robots ne servent pas à améliorer nos conditions de travail, mais à augmenter la production»*. Djamilia, blanchisseuse, avec ce prénom de superbe roman du Kirghiztan (Tchinghiz Aïtmatov), a raison. Le rythme des chaînes ne cesse de s'accélérer, des postes disparaissent sans cesse et parfois les ouvriers n'ont pas le temps d'aller aux toilettes de la journée. La continuelle surenchère de la productivité fait que le boulot devient un marathon permanent et que dorénavant, s'il y a dix secondes de battement entre le taraudage de deux pièces, il faut en profiter pour courir en chercher une troisième.

Des prénoms fictifs

Si le lyrisme point rapidement c'est que c'est un beau sujet et Zola (pas Arlette cette fois) me pardonnera facilement. Mais notre littéraire Djamilia est, avec un certain Boudjemah (depuis 30 ans fidèle au même poste), le seul prénom non franco-français parmi une liste de Bernard, Pierre, Paul, Jacques, Alain, Marie, Marie-Louise et Maria, Édouard, Henri, Christian, Mathieu, Richard et autre Jocelyne, une liste un peu trop *clean* donnant l'impression que la cryptographe veut montrer que les ouvriers ne sont pas que des sales immigrés mais aussi de bons Français. Cette navrante précaution, ou peut-être ce tout aussi navrant manque d'imagination, mis à part, le désir d'anonymat est bien légitime. Les licenciements fusent, sans qu'il y ait besoin de trop les fonder. *«Avoir parlé contre l'entreprise»* suffit largement.

Caisses à merde

Tous soulignent la dégradation des conditions de travail: heures supplémentaires non payées, chantage au licenciement permanent, travail en équipe de 2x8 ou 3x8 imposé, pressions, insécurité, insalubrité, salaires ridicules, accidents de travail (inscrits sous «maladie» pour ne pas figurer dans de mauvaises statistiques), qui va de pair avec la dégradation des conditions contractuelles: généralisation de contrats intérimaires, de CDD ainsi que ce fléau qu'est la sous-traitance qui permet «d'enrichir deux patrons au lieu d'un».

Connaît-on le joli métier qui consiste à nettoyer les «caisses à merde» que sont les immenses containers recueillant les conduits des WC d'un bateau? Sur appel, «Bernard» récure la merde et le pétrole au jet, puis à la pelle. En dégottant encore des heures de nuit dans cette entreprise de nettoyage, il arrive au mirifique salaire de 7000 FF par mois.

Dès lors, le mot «exploitation» appartient-il à la langue de bois des révolutionnaires ou est-ce simplement le meilleur mot pour résumer la vie quotidienne de bon nombre de «gens»?

M. Lu.

Arlette Laguiller
Paroles de prolétaires
Réponses des travailleurs eux-mêmes à ceux qui prétendent que la classe ouvrière n'existe plus
Plon, avril 1999, 225 p., env. Frs 23.–

L'écriture précède l'existence

LE marxisme aurait disparu avec les prolos; mais c'est peut-être le contraire qui est vrai... car, surprise, il y a encore des usines en fonction. Dedans, des ouvriers en bleu de travail. Robert Piccamiglio est de ceux-ci. Pour ces prolos qu'il nous aide à redécouvrir, l'existence pèse comme auparavant: durement.

Bon, Piccamiglio n'est peut-être pas un bon exemple: un cas particulier? C'est rare un prolo écrivant de la littérature. La vie devient-elle plus facile et plus douce lorsqu'on s'adonne à une activité libre comme la création littéraire en parallèle avec une activité aliénante comme la vie en usine? La question n'a pas grand sens: l'humanité découle ici de la lucidité –différence de taille avec les machines.

Des nuances dans la grisaille

L'usine, mangeuse d'hommes, est mise à mal dans les *Chroniques des années d'usine*. Le livre se calque sur son objet, les petits textes-chapitres se succèdent comme les jours de travail, sans début, sans fin. S'ils en reflètent la monotone succession, chacun amène sa couleur, qui n'est souvent, à vrai dire, qu'une nuance de grisaille supplémentaire.

Dans ces petites scènes de vie quotidienne, les rôles et les décors se confondent, et les collègues ont moins d'épaisseur que les choses: la pluie dehors et la pluie qui filtre dans l'usine, qui crée des flaques; le sol qui est gris et dont même la pluie ne révèle aucune odeur; les flèches peintes sur le sol qui dirigent les pas protégés dans des chaussures de sécurité; les machines alignées –se méfier de la presse à compression hydraulique, *«un type y a laissé ses deux mains»*; le bruit; l'horloge, surdimensionnée, en évidence, qui retient le temps; les W.-C, qui diffèrent en fonction de la place hiérarchique –aujourd'hui le papier est le même pour tous, *«on se risque à parler d'avancée sociale?»* ; les femmes sont souvent nues, sur des calendriers: *«douze mois, six femmes. Une seule femme pour deux mois. Plus que certains n'en auront jamais»*.

L'alcool tient bien son rôle aussi, bien sûr, *«rien que des alcools de pauvres»* entrés en douce dans des bouteilles en plastique. Piccamiglio décale une fois encore, il préfère le bourbon, qui est *«pratique le soir pour s'endormir quand la tête est tout encombrée»*. Mais n'allons pas trop charger l'alcool. Si certains meurent avant la retraite, il n'est pas besoin de chercher loin: *«trente-cinq ans d'usine à remonter les mêmes allées, à bosser sur les mêmes machines, à côtoyer les mêmes gueules d'ahuris, ça tuerait n'importe qui»*.

Certains accélèrent brutalement leur fin. *«C'est bizarre, aucun d'entre eux ne se suicide à l'usine. Ils attendent d'en être sortis. L'usine est trop laide, trop froide, trop bruyante, impersonnelle, prévisible, déshumanisée.»*

Sa faiblesse, c'est sa force

L'homme est un animal plein de ressources. Il est capable –c'est sa force et c'est aussi sa faiblesse– de s'acclimater au pire, de se créer des niches, des oasis dans tout cauchemar, et de rendre son quotidien supportable.

L'homme parvient à s'appuyer sur des riens: sur des oiseaux qui viennent nicher sous le toit de l'usine; sur trois radis plantés clando dans le gazon entourant l'usine; sur une heure de sommeil savourée dans les douches ou dans l'infirmerie.

Régulièrement aussi, il y a les grèves, avec *«sensiblement toujours les mêmes revendications»*. Pas très enthousiasmant, mais *«pas vraiment le choix. Pas envie de me faire remarquer»*. Et comme toujours, au bout du compte, *«direction et syndicat se sont mis d'accord. Ils disent: Chacun a fait un bout de chemin vers l'autre. Comme dans l'amour? Oublie les sentiments! On retourne à l'atelier.»*

Le danger est surtout menaçant où on ne l'attend pas. Comme tout monde clos, l'usine protège et rassure. Univers hautement prévisible, elle peut constituer un refuge. Le dehors n'est pas non plus une sinécure.

Il faut alors de la volonté pour s'en désengluer. Pour ne pas s'y résumer. Pour ne pas s'abandonner au cynisme. L'écriture, pour Piccamiglio, est cette issue de secours –pour le plaisir et l'édification de ses lecteurs.

C. P.

Robert Piccamiglio
Chronique des années d'usine
Albin Michel, 1999, 205 p., Frs 27.60

François Koch
La vraie nature d'Arlette
Seuil, avril 1999, 136 p., Frs 15.20

«Tout ce que je peux vous dire, car je l'ai appris récemment, c'est que l'organisation d'Arlette Laguiller est aujourd'hui noyautée par les trotskistes!» Cette révélation, formulée par la cheffe du personnel d'une grande entreprise française (*Le Monde*, 26 février 1997), montre bien à quel point, malgré sa vingtaine d'élus régionaux et ses récents députés européens, Lutte Ouvrière, la principale organisation de l'extrême-gauche française, reste méconnue. Et si, par son titre, *La vraie nature d'Arlette* participe également à la réduction systématique de ce mouvement à l'icône de sa porte-parole, cette marionnette geignarde aux liaisons zapproximatives que mettent en scène les *Guignols de l'Info*, l'ouvrage de François Koch, journaliste à *L'Express*, n'apprend rien de neuf à son lecteur au sujet de Mme Laguiller. De même, le «scoop» qu'il publia dès l'été 98 (Hardy, le vieux «gourou» psychorigide de LO, est un crypto intégral, au civil respectable chef d'entreprise dans le secteur pharmaceutique) ne casserait pas non plus trois pattes à un canard, fût-il enchaîné.

Pourtant, au-delà des reproches récurrents d'«opacité», dont on sent bien qu'ils ont à voir avec les conditions dans lesquelles s'exerce le journalisme aujourd'hui (scandale: LO n'a pas de siège, pas de téléphone, pas de fax, juste une simple case postale!), le livre soulève quelques vraies questions, historiques, sociologiques et politiques.

Il nous apprend d'abord le long passé d'un courant créé au début de la deuxième guerre par un immigré roumain du pseudonyme de Barta, véritable père fondateur, dont le rôle est largement occulté dans le catéchisme militant de l'organisation actuelle. Par ses indications sur les cadres, il nous montre ensuite que ce micro-parti qui s'affirme prolétarien pur jus est en fait dirigé essentiellement par d'anciens profs de lettres.

Le plus intéressant, pour une organisation qui prétend fonder un monde nouveau, réside évidemment dans son fonctionnement interne, toujours éclairant. Lutte Ouvrière était connue de longue date pour son centralisme (peu) démocratique. Joie! le lecteur découvre que la pluralité avance partout, même chez les sectaires, puisqu'il y existe désormais, outre une minorité reconnue (créée sur une analyse divergente de la nature de l'ex-URSS –on soupçonne un concile palpitant sur le thème «Boris Eltsine: thermidor ou delirium?»), une *Voix des travailleurs*, «tendance issue de Lutte Ouvrière», qui vient contester jusque dans les urnes le caporalisme moralisateur qui régente la vie des militants et le dédain des mouvements «petits-bourgeois», c'est-à-dire émanant d'autres groupes sociaux que les ouvriers d'indus-

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Musique

«La musique se situe à une telle hauteur que nul entendement humain ne saurait la saisir, et elle exerce une action à laquelle nul ne peut se soustraire, sans que personne soit cependant capable d'en rendre compte.» (Goethe)

Un Coltrane peut en cacher un autre

Photo: L. Sarrbo

Le saxophoniste Gilles Torrent (jouant «My favorite Things» à Carouge en 1996) sera en concert le vendredi 26 novembre, à 21h à Chorus à Lausanne – tél. 021/ 323 22 33, prix 15.–

EN clin d'œil à son interprétation la plus célèbre, «Take the A trane», Duke Ellington, lors de sa collaboration avec le saxophoniste John Coltrane, intitula sa nouvelle composition «Take the Coltrane» (cd: Ellington/Coltrane, label Impulse/ distr. Univesal – 1962).

Depuis, beaucoup sont montés dans le train; deux, au moins, n'en sont jamais redescendus: Christian Vander, compositeur, batteur, chanteur, et Gilles Torrent, compositeur, saxophoniste et clarinettiste.

Le premier a construit une œuvre tendue vers Coltrane. À l'image de celui-ci: *«Disponible moi jamais pour musique toujours»*; sans concession. C'était en 1969, en fondant le groupe Magma, une lave musicale qui continue de couler encore aujourd'hui, Christian Vander toujours aux baguettes (prochains concerts en novembre: 21 à New York –Knitting Factory–, 25 à Bordeaux, 26 à Toulouse –info sur Internet: seventhrecords.com). En 1983, en créant Offering –une sorte de Magma acoustique, moins écrit, plus improvisé où Christian s'affirme en tant que chanteur sans paroles. Et parallèlement un trio jazz, qui interprète le répertoire de Coltrane, créé sous l'impulsion de Jacqueline Ferrari, patronne du fameux club parisien Riverbop, qui poussa Christian à se produire en club. Appelé tout d'abord Alien trio, puis Christian Vander trio, entre 1988 et 1997 la formation ne change pas: c'est Philippe Dardelle à la contrebasse et l'indétrônable Emmanuel Borghi au piano. Deux magnifiques CD en témoignent: «Jour après jour» (Seventh A IV/ distr. Plainisphare – 1989) et «65!» (Seventh A X/distr. Plainisphare – 1993).

Aujourd'hui paraît le troisième CD: «Live au Sunset» (Seventh A XXVIII/ distr. Plainisphare – 1999). La pochette est une illustration enfantine (au néocolor?), signée Christian Vander, où les contraires n'existent pas. Voici venu le temps (des rires et des chants dans l'île aux enfants c'est… pardon, excusez-moi!) d'une nouvelle formation où, pour la première fois, un saxophoniste trouve grâce à ses oreilles; c'est le Québécois, installé à Paris, Yannick Rieu. Philippe Dardelle fuit le milieu parisien pour la Bretagne, le jeune Emmanuel Grimonprez le remplace.

Si l'on ne tient pas compte du son pris avec les moyens du bord, où les aigus du piano nous rappellent qu'il est un instrument de percussion, il devient xylophone sur ce disque! Il nous reste l'essentiel: la musique, le jazz dans son élément: le club.

La musique, celle de Coltrane, bien sûr: «Brazilia», «Transition», «Impressions», «Naïma» et une composition de Vander, «65!», en hommage à cette année où John Coltrane allait abandonner son quartette légendaire (Mc Coy Tyner – p, Jimmy Garrison – cb, Elvin Jones – dr) pour continuer à se mettre en danger de manière ascensionnelle. Dont acte.

Et Gilles Torrent, alors? Rien de plus pertinent que de vous convier à venir écouter son quartette à Chorus (biffer la lettre qui ne convient pas) à Lausanne, le vendredi 26 novembre 1999 à 21h. Vous aurez peut-être la chance de l'entendre jouer «My favorite Things» (thème fétiche de Coltrane) au saxophone soprano, accompagné par des musiciens talentueux proches de Christian Vander: James Mc Gaw à la contrebasse (guitariste chez Magma), Daniel Jeand'heur à la batterie (joue avec Philippe Dardelle) et le très parisien Laurent Fickelson au piano (joue avec Yannick Rieu).

Une soirée *Free Jazz, Swing Power*, au cours de laquelle se glissera le fantôme d'Albert Ayler. Vous ne connaissez pas Albert Ayler? C'est celui qui empêchait John Coltrane de dormir (dixit). Bon, le train va partir, vous montez?

L. S.

Les vrais vrais résultats du test politique

Tu votes patate ou cornichon ?

Stupéfaction! Le guide clairvoyant des éditions Ringier revient sur ses déclarations. Mais qui cherche-t-il à tromper? Un test truqué, des informations dissimulées, une vérité que tous s'ingénient à cacher… *La Distinction* est allée jusqu'au bout de cette affaire. Révélations.

SIX semaines avant les élections du 24 octobre qui allaient bouleverser le paysage politique suisse, le journal *L'Hebdo* offrit un test à ses lecteurs qui leur permit de *«retrouver leur vraie famille»* partisane. Dans un édito intitulé *«Tu votes choucroute ou tofu?»*, la rédactrice en chef démontrait avec d'imparables arguments qu'il est difficile aujourd'hui de s'y retrouver entre les radicaux qui ont *«une manière de remplir l'espace»* ainsi qu'*«une rondeur d'épaule»*, les socialistes qui affichent une *«fraternité Betty Bossi»* et les démocrates-chrétiens qui boivent du Vichy Celestin. Mais pas de commentaire psycho-culinaire pour les adeptes de l'UDC, un parti qui a *«des méthodes et une doctrine qui ne font pas recette en Suisse romande, où il pourrait même perdre l'un de ses deux sièges»*.

Grâce à des questions telles que *«Votre équipe de foot préférée»*, l'hebdomadaire bien implanté dans les familles promettait à ses lecteurs de retrouver leur maison après des années d'errance et de pouvoir enfin accorder leur moi politique profond avec l'offre existante sur le marché des partis.

En réalité, les premiers résultats révélèrent un secret si stupéfiant que, dans le numéro suivant, la direction fit publier une autre grille de calcul, au prix d'un rectificatif humiliant: *«Un ordinateur facétieux a mêlé joyeusement ronds, carrés et étoiles. Voici la version authentique, accompagnée de nos excuses»*. L'ordinateur facétieux étant à l'erreur, en matière d'excuse, ce que la gastro-entérite est aux sportifs, *La Distinction* décida d'en avoir le cœur net. Un des auteurs du test, exilé depuis à Vorkouta, nous assura que la rédactrice en chef avait voulu modifier en dernière minute l'ordre des questions, en oubliant de modifier l'ordre de quotation des réponses. Silence affligé au bout du fil. Quel intérêt y aurait-il eu à intervertir *«Qu'avez-vous pensé de la fête des vignerons?»* et *«Où étiez-vous au moment de l'éclipse?»* (puisque c'est de cela qu'il s'agit). Aucun, bien évidemment, et cette explication est un leurre!

«Méfiez-vous de votre première impression, c'est la bonne». Cet apophtegme attribué au regretté Talleyrand en tête, toute l'équipe de la rédaction plancha donc plusieurs jours sur cette manipulation médiatico-politique afin de faire éclater la vérité. La voici.

Il faut savoir tout d'abord que derrière les aimables figures de «carrés», «ronds», «triangles» et «étoiles» se cachent des «dominantes» qui peuvent être «fortes» ou «faibles».

- ■ tendance UDC blochérienne, droite radicale
- ● tendance PDC
- ▲ tendance mondialiste branché, sans appartenance à un parti
- ★ tendance gauche socialiste.

Sur la base d'une quotation prélevée sur un échantillon de la bibliothèque municipale, nous sommes parvenus à reconstituer le *trend* d'un brave homme désœuvré qui avait obtenu, avec la première grille prétendument fausse, la constellation suivante: 21 ronds, 19 carrés, 19 étoiles, 14 triangles.

Résultat: faible dominante de ronds, avec beaucoup de carrés et beaucoup d'étoiles. Il est écrit: *«Au centre-droit que vous chérissez, Blocher le milliardaire anti-européen vous horripile. Tout comme ces radicaux qui oublient que la Suisse fut d'abord alpine et paysanne. Si vous avez beaucoup de carrés, c'est que, à tout prendre, le radicalisme protestant vaut encore mieux que l'angélisme rose. En revanche, si vous avez récolté de nombreuses étoiles, attention: votre sentimentalisme égalitaire risque de vous amener au seuil du schisme socialisant. À chacun sa croix…»*

Mêmes réponses, mais cette fois avec la grille soi-disant authentique: 21 carrés, 17 ronds, 17 triangles, 16 étoiles.

Faible dominante de carrés, avec beaucoup de ronds et beaucoup de triangles. Il est dit: *«Jean-Pascal n'est plus là et tout est dépeuplé. Vous doutez de tout, même des questions essentielles. Et si les Suisses se mettaient à boire du Chardonnay français lors de l'Expo.01? Si vous collectionnez quelques triangles, c'est que vous êtes résolument attiré par les sirènes européennes et libérales. Vos quelques ronds indiquent qu'il y a chez l'entrepreneur forcément dynamique que vous êtes ce qu'on appelle une fibre altruiste»*

La première constatation qui s'impose, c'est qu'entre le premier et le deuxième verdict, on trouve peu de changements. L'honnête joueur se retrouve dans les deux cas avec de faibles dominantes de droite et de fortes sous-dominantes antagonistes de droite de gauche et de nulle part, ce qui le laisse tout simplement suspendu dans le vide politique et sans aucune possibilité d'appartenance véritable. Mais cette première manipulation sournoise n'est là que pour embrouiller davantage le citoyen helvétique romand et occulter ce qui vous aura maintenant sauté aux yeux: la mention de Blocher disparaît, tandis que la disparition de Jean-Pascal Delamuraz est réaffirmée avec une insistance suspecte!

Déjà il y a quelques mois, *Le Temps*, dans sa campagne autopromotionnelle «Un jour ou l'autre, le temps vous donnera raison» (1), qui rangeait l'ancien magistrat vaudois aux côtés de Daniel Cohn-Bendit, d'Hilary Clinton et de Nelson Mandela, avait instillé le doute… Mais la brutale déformation des conclusions politiques du test de *L'Hebdo* dévoile aujourd'hui le Grand Secret de la politique suisse, que l'on cherche par tous les moyens à occulter: *«JPD est vivant!»*, bien vivant, comme Jonathan Livingstone, comme Elvis Presley…

Sa prochaine réapparition sonnera le glas du gang des usurpateurs, cette oligarchie incapable qui a noyauté les hautes sphères économiques, médiatiques et politiques de notre pays et qui tente d'effacer jusqu'au souvenir de l'ancien conseiller fédéral, dont la force métaphysique, puissante et imprévisible, continue pourtant, comme une force de la nature, d'irriguer la matière grise des deux côtés de la Sarine, notamment au travers des nombreuses personnalités qui ont fait de ses bons mots et de son sage raisonnement un modèle de droiture conceptuelle et un idéal déontologique.

L. K.

(1) Publicité qui n'est pas sans rappeler d'ailleurs le chef-d'œuvre absolu du genre: *«Un meuble Lévitan est fait pour durer longtemps.»*

À partir d'une image

La lanterne d'Aristote

LE crabe, l'oursin et la langoustine: La Fontaine aurait sans doute offert à ce ménage à trois un destin hors du court-bouillon et du lit de glace pilée.

Riant de toutes ses pinces, Monsieur Tourteau s'en réjouit et ses yeux en tête d'épingle, sous la fronce de sourcils imaginaires, semblent inviter le complice, ou l'adversaire qui en tient lieu, à le soutenir dans sa démarche séductrice vouée à l'échec. Consciente du péril, Langoustine (Madame? Monsieur?) tient un sparadrap à portée d'éventail.

À quatre pinces de l'extase, comme on dirait à deux doigts, l'oursin se pâme, s'étourdit dans un statique ballet recto-verso, quadrille un peu fripon laissant apparaître la lanterne d'Aristote. Éblouis par tant de lumière, par si prestigieuse caution expédiés en cuisine,

Les crustacés s'en iront
c'est certain
À onze heures du soir ou du matin;
À ces heures, paraît qu'un bouillon
Transforme une vie en destin.
Vous me direz: et puis l'oursin?

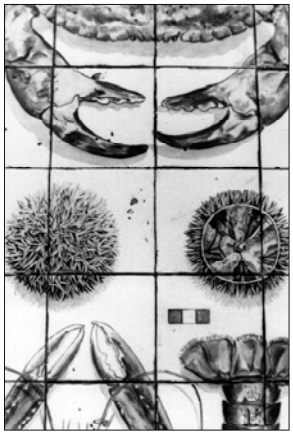


Photo: L. Sarrbo

«…un destin hors du court-bouillon et du lit de glace pilée.»

Je répondrai: je n'en sais rien.
Mais il faut faire de la place
Sur cette image en noir et blanc,
Alors couchons-le sur la glace
Parmi des algues en filaments!
Ne reste plus qu'un sparadrap…
La vérité, je vous le dis,
Tient en ces mots de bon aloi:
«Je panse, donc je suis.»

***

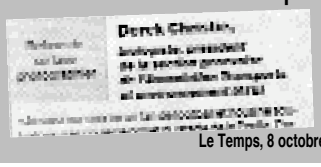
Rue Delambre, Paris XIVe. L'an dernier encore, une prostituée passait le plus clair de ses journées adossée à cette petite fable sans morale qui réhausse la devanture d'un commerce de poisson. Les prostituées, c'est bien connu, sont femmes de connaissances. Je mettrais ma main au feu que cette Kiki disponible et fatiguée à l'angle du boulevard savourait, *in petto*, avec une conscience toute professionnelle, les propos définitifs de Rémy de Gourmont: *«Les glandes génitales des crustacés sont excellentes; on mange aussi très volontiers celles des oursins: il n'y a même que cela de bon dans ces bêtes rugueuses.»*

M. La.

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

Comprendre les médias

Nouvelle atteinte à la liberté de la presse



Le Temps, 8 octobre 1999

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Note du traducteur

Cette enveloppe-là ne ressemblait pas aux autres : pas sablement froissée, d'une autre teinte, d'un format excédant légèrement la taille réglementaire, elle semblait ajoutée aux impeccables alignements de cartons que constituaient les archives de la police zurichoise, brigade politique, sur lesquels je m'acharnais depuis quelques semaines. Mon travail de licence en histoire contemporaine portait sur la surveillance des syndicalistes d'origine méditerranéenne au début du siècle, sujet imposé de haute lutte à un professeur alors plutôt obnubilé par les rapports entre la pluviométrie et le prix du seigle en Basse-Engadine sous la Restauration. La folle vie nocturne de la grande cité alémanique me laissait peu d'attention et de temps pour ce travail dont le sens m'apparaissait, en dehors de motivations politiques aujourd'hui inavouables, limité à une épreuve initiatique pour historien débutant.

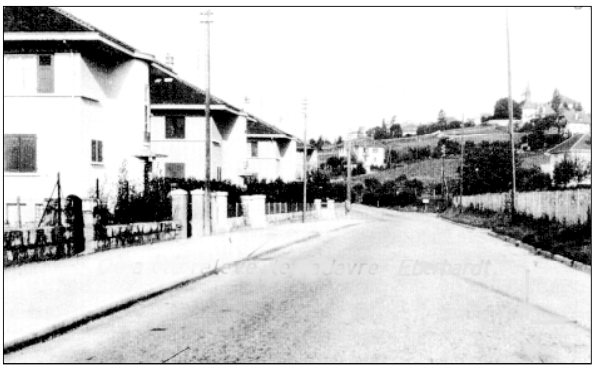
J'avais à plusieurs reprises posé un œil distrait sur cette enveloppe-là, et sa banale étiquette, Erinnerungen an mein Welschlandjahr, *sans aucune cote, n'avait pas fait vibrer ma curiosité. Sans doute ne s'agissait-il que de quelques lamentations nostalgiques d'un fonctionnaire exilé en Suisse romande sous des prétextes linguistiques. Absente à l'inventaire, ignorée des archivistes taciturnes à qui je posais la question, déposée par personne, l'enveloppe était toutefois couverte d'une couche de poussière suffisante pour lui assurer le statut d'objet historique. Je l'ouvris sans vraiment le vouloir, par une fin d'après-midi laborieuse où j'avais recensé les rapports des indicateurs sur la vie privée d'un fameux dirigeant anarchiste andalou. Avant d'aborder le décompte des notes de frais de ces mouchards, je m'accordai un instant de répit. Fin du labeur ou simple pause ? Pour ne pas trancher, je choisis, comme souvent, la solution oblique, celle qui fait perdre du temps : j'allai chercher le dépôt inconnu. Le jour suivant, je me ruinai en photocopies.*

Cette enveloppe-là contenait deux pièces, un dossier et une chemise. Le dossier, probablement brun à l'origine, était un manuscrit dactylographié, avec d'abondantes surcharges et ratures. Écrit en allemand littéraire, il racontait les souvenirs d'un officier de police zurichois envoyé à Lausanne à la fin des années trente. En fait, il n'avait passé sur les bords du Léman que quelques mois à partir de l'automne 1937 et n'avait suivi qu'une seule affaire, mais d'importance. C'est ce texte que j'ai essayé de traduire honnêtement sinon fidèlement. Bon connaisseur de la langue de Voltaire, l'auteur avait émaillé son texte d'expressions françaises et d'helvétismes : dans le but de faciliter la lecture, j'ai renoncé à les mettre en évidence par des notes ou de l'italique.

L'autre pièce était une chemise jaunâtre à l'en-tête de la police de Sûreté vaudoise qui regroupait divers documents, photographies, coupures de presse, et quelques procès-verbaux apparemment dérobés, corroborant de manière frappante le manuscrit. Ces pièces ont certainement servi de références lors de la rédaction du texte, qui semble avoir eu lieu une quarantaine d'années après les événements. Voici expliquée la provenance des images que La Distinction *a choisies pour illustrer les épisodes qui suivent.*

Le manuscrit était anonyme. Il m'a fallu solliciter quelques entretiens et consulter une dizaine de listes de promotion pour en identifier l'auteur. Il était malheureusement décédé depuis peu. Après quelques années d'oubli et d'occupation professionnelle, j'ai, au hasard d'un déménagement, retrouvé ma liasse de photocopies. Fallait-il publier ce document ? La méconnaissance qui entoure la période de l'entre-deux-guerres en Suisse romande et la rareté des témoignages sur le rôle de la police m'ont fait répondre positivement à cette question. Peut-être le regretterai-je… Les héritiers n'ont pas fait opposition, sous condition d'anonymat. La rédaction voulant à tout prix un nom d'auteur, c'est par un pseudonyme que commence ce récit, qui –comme le lecteur le découvrira– en comprend beaucoup d'autres.

On m'a rapporté que cette enveloppe-là a aujourd'hui disparu des rayonnages des archives de la police zurichoise. Je ne m'en suis pas étonné. *C. S.*



Villa Casa Mia, route de Vevey, Pully.

Pully, samedi 4 septembre 1937, 23 heures

En ce temps-là, la nuit était plus sombre qu'aujourd'hui. Non pas seulement que l'éclairage public fût plus parcimonieux ou la lune moins généreuse, mais il y avait quelque chose qui rendait l'ombre plus épaisse, plus proche des ténèbres. On s'habillait de toutes les nuances du gris, les visages étaient souvent renfrognés, ombrageux, et le cinéma ignorait la couleur pour peu de temps encore.

Ce bord du lac Léman, qu'on appelait le quartier de Chamblandes, était noyé dans l'obscurité. Les nuages masquaient la lune ; vignes, cieux et eaux étaient fondus dans une même noirceur. Une soirée de fin d'été, douce et tranquille. Parfois le murmure grandissant d'un train envahissait la nuit. La ligne du Simplon n'était pas loin, artère de l'Europe, faisant circuler des passagers qui allaient de Londres à Venise, voire jusqu'à Salonique ou Istanboul, mais qui bien souvent aussi s'arrêtaient à Montreux ou à Lausanne.

D'après ses déclarations, Max Dumoulin, représentant en chocolats, homme jovial et prospère, venait ce soir-là du garage de Chamblandes où il avait réglé une facture et roulait vers Lutry pour aller chercher, avant minuit, un «magnifique» jambon chez un ami. Il avait largement trinqué avec le patron, en compagnie du meilleur ami de ce dernier, un puissant gaillard, aussi rougeaud que tonitruant, qui était également garagiste dans le bourg voisin (1). Les sujets de conversation avaient été nombreux, en commençant par la menace pour l'humanité qu'avait représentée quelques années plus tôt l'impôt sur le vin concocté par Berne et en finissant par les soucis de famille. Le mécanicien de Paudex s'était longuement plaint de son dernier-né qui, âgé d'à peine une année, se montrait déjà bavard et inconstant.

Max Dumoulin n'avait vu âme qui vive depuis le garage, mis à part un cavalier –de quel énergumène pouvait-il s'agir pour monter ainsi à une pareille heure ? La perspective du succulent gratin dauphinois-haricots verts qui devait accompagner la pièce de viande à la table du lendemain le rendait tout guilleret. Le chapeau en arrière, il chantonnait, crut-il se souvenir, un air de Fernandel, sorti d'une comédie musicale qu'il venait de voir au cinéma Rex. Sa voiture descendit vers le port, passant auprès de quelques fermes dont les porches étaient éclairés par des ampoules à filament, devant lesquelles dansaient des papillons, projetant leurs ombres folles dans la ruelle. Au loin, les lumières d'Évian et de la côte française formaient une ligne droite qui délimitait la surface du lac, énorme et invisible bloc d'ébène poli.

Il remonta vers la route de Vevey (2), quelques minutes, tout au plus, s'étaient écoulées. «Ignace, Ignace, c'est un petit petit nom charmant. Ignace, Ignace, qui me vient tout droit de mes parents. Ignace, Ignace, il est beau et me va comme un gant. Moi je le trouve plein de grâce, Ignace, Ignace. Ignace, c'est un nom charmant», il imitait l'acteur chevalin vedette de ce film de comique troupier, frémissant des paupières et ouvrant exagérément la bouche. Il arriva dans ces dispositions réjouies aux abords d'une série de quatre maisons identiques. Les villas ne faisaient alors que commencer à disputer le sol aux champs et aux vignes, les jardinets allaient bientôt remplacer les potagers. Les styles architecturaux étaient variés sans être audacieux, et certaines maisons s'efforçaient d'imiter les chalets alpestres. Tournées vers le lac, ces quatre-là n'étaient guère accueillantes au passant sur leurs arrières : un crépi gris terne, un escalier arrondi au milieu de la façade qui évoquait un donjon, d'étroites fenêtres qui semblaient des meurtrières. Le quatrième de ces bunkers familiaux s'ornait, sans doute pour l'égayer, du nom de «Casa Mia», forgé en lettres rondes (3).

Une forme surprenante faisait excroissance sur le trottoir, à droite. Un tas. Une bosse sombre. Un homme à terre manifestement, les pieds sur la chaussée.

– Encore un soûlon, un de plus ! se dit M. Dumoulin, qui se voulait raisonnablement tempérant. Celui-là a dû tomber de vélo après avoir dilapidé l'argent de toute la famille dans la cave d'un de ces vignerons-encaveurs-bistrotiers, qui profitent ainsi de la misère du pauvre monde.

Il nous livra lors de son témoignage quelques réflexions bien senties sur l'ivrognerie croissante de la population ouvrière, avec toutefois une nuance de commisération, en raison de l'«effarant» chômage qui régnait alors dans le pays. Le vendeur de cacao se targuait de savoir distinguer au sein de l'humanité toutes sortes de catégories, il n'évoqua sur le moment que le faible et le profiteur.

Il avait balancé un moment entre le jambon et le pochard, après tout ce dernier pouvait bien dormir quelques heures à la belle étoile, la nuit n'était pas si fraîche. Et puis, il faudrait l'embarquer, peut-être allait-il salir la banquette… L'absence de vélo l'intrigua toutefois, et il arrêta la voiture. Le silence était à la mesure de l'obscurité : aucun témoin sonore d'une activité humaine. On n'entendait que le bruissement du vent dans les peupliers, et la protestation de la petite rivière toute proche, dont le tourment résonnait contre les épaisses murailles qui l'endiguaient.

Il prit un ton bonhomme, on ne sait jamais sur qui on tombe :

– Hé là ! l'ami, on a un peu forcé sur la bouteille ? On ne sait plus tenir debout ? Allez, debout, mon vieux !

Pas de réponse, même pas un ronflement rassurant. Un bras dépasse, le pouls, vite ! La main est froide, pas de palpitation. Ça se complique, pensa le représentant en chocolats, qui voyait s'envoler son précieux jambon.

Il essaya de réveiller les habitants de la villa par des cris. Aucune réaction. Étaient-ils absents ? Les avait-il effrayés ? Il se le demanda. Aucune lumière nulle part, si ce n'était là-haut, à Pully, dans le jardin d'une des maisons du village, bien trop éloignée. Mais une lueur indiquait l'arrivée d'un véhicule, venant de Vevey, il se plaça au milieu de la route et, avec force gesticulations, contraignit la voiture à s'arrêter. Un jeune homme en sortit : nous ne sommes pas parvenus à retrouver par la suite ce témoin, mais son rôle s'est borné à faire demi-tour pour alerter le gendarme de Lutry.

Max Dumoulin reste alors seul avec ce qui ressemble de plus en plus à un cadavre. Quel chauffard a bien pu écraser ce malheureux, et prendre la fuite ensuite, circonstance aggravante ? Un nouveau type humain a surgi dans la nuit, voici venu le lâche, le déserteur, honte des cœurs vaillants.

Il se souvient qu'il a toujours une lampe de poche dans le coffre de la voiture. Dans son mouvement, il heurte quelque chose qui tombe du trottoir en faisant un bruit métallique. Il marche dessus, l'objet roule sous son pied. La lampe montre une douille de pistolet, puis une autre encore, près du pied gauche du mort.

– Nom de bleu, se serait-il exclamé, du 7,65 !

(à suivre)

(1) Il s'agit probablement de Henri Delamuraz (1901-1970), exploitant du garage de la Bordinette, plus tard syndic de Paudex (1950-1968). *(N.d.T.)*

(2) La route actuelle, dans le prolongement de l'avenue du Général-Vaillant n'était pas encore complètement percée, et il fallait effectivement faire le détour par le chemin de la Côte et la route du Port. *(N.d.T.)*

(3) Aujourd'hui au numéro 36 de la route de Vevey. *(N.d.T.)*

Viens, femme, te rasseoir sur le banc…

Sylvia Zamora, conseillère municipale lausannoise et candidate n° 16, en train d'inaugurer une fontaine de jouvence en compagnie de Jean-Jacques Schilt, syndic et candidat n° 33.

Grand prix du Maire de Champignac 1999 Règlement

1. **Le Champignac d'Or, honneur suprême, est attribué au premier élu.**
2. **Le Champignac d'Argent, gloire insigne, est attribué au deuxième élu.**
3. **Les lauréats sont exclus de la compétition pour les dix années ultérieures.**
4. **Une mention peut être décernée aux élus suivants. Une pensée émue est adressée aux autres candidats. Les mentionnés peuvent concourir l'année suivante.**
5. **Sont candidats toutes les personnes et institutions dont les fleurons d'art oratoire ont été sélectionnés au cours de l'année et publiés dans *La Distinction.***
6. **Les bulletins de vote doivent être déposés dans les urnes ad hoc (librairies Basta ! Petit-Rocher 4, Lausanne ; et BFSH 2, Dorigny) ou parvenir à La Distinction, via son adresse postale (case postale 465, 1000 Lausanne 9) ou son adresse électronique (la.distinction@bluewin.ch), jusqu'au vendredi 3 décembre, à 18h30.**
7. **Les bulletins maculés, déchirés ou commentés seront annulés.**
8. **Le prix ne fait l'objet d'aucune correspondance, d'aucun échange téléphonique, ni d'aucune verrée. Le Grand Jury est incorruptible.**
9. **Les résultats seront officiellement proclamés le samedi 11 décembre à 11h30 à la librairie Basta !-Chauderon. Tout sera fait pour assurer la présence des récipiendaires à cette grandiose cérémonie...**

Candidat n° 1
«Les options importantes ne devraient pas être prises à des majorités de 49 % contre 51 %.»
Roger Nordmann, arithméticien socialiste, in *PSV et constitution vaudoise. Quelques propositions*, 18 sept. 1998

Candidat n° 2
«Après ces élections, Bill Clinton se retrouve tout de même mieux qu'avant mais on parle de la fin de son mandat comme celui d'un canard boiteux, c'est l'expression consacrée.»
Michel Eymann, journaliste, supra *RSR-La Première*, 6 novembre 1998, 18h52

Candidat n° 3
«Que Genève, lançant gratuitement des chiffres par dizaines de millions qui ne reposent sur rien, renonce à sa position dogmatique.»
André Gavillet, jongleur brouillé avec les chiffres, in *Domaine Public*, 3 décembre 1998

Candidat n° 4
«Les premières étoiles de la réforme de la direction de l'Etat scintillent à l'horizon. Leurs contours se précisent. Mais il reste beaucoup à faire.»
Bruno Letsch, chef du projet NOVE, in *Bulletin d'information de la Réforme du gouvernement et de l'administration*, 1998/8

Candidat n° 5
«Logitech possède une riche palette de produits, mais la souris reste sa vache à lait.»
Florian Rochat, journaliste animalier, supra *RSR-La première*, 24 décembre 1998, à 12h42

Candidate n° 6
«Les compétences de la commission ont été entendues, notamment par le renforcement du caractère consultatif.»
Odile Jaeger, conseillère communale et députée radicale lausannoise, in *Rapport sur le préavis 44, «Fonds des arts plastiques»*, novembre 1998-janvier 1999

Candidat n° 7
«Maintenant que le lynx a tué plus de moutons que les chasseurs, c'est le moment de réagir !» Pascal Corminboeuf, conseiller d'Etat fribourgeois, supra *RSR-La Première*, mars 1998

Candidat n° 8

Candidature collective de la rédaction du *Matin*, 25 novembre 1998

Candidat n° 9
«De ma formation militaire, j'ai gardé le côté presque traumatisant de la ponctitude.»
Gérard Ramseyer, conseiller d'Etat radical genevois, in *Le Temps*, 31 décembre 1998

Candidat n° 10
«Les adeptes de la salle figée en musée verseront une larme sur la disparition des pupitres de la fin du XIXe siècle, incompatibles avec l'électronique, mais se consoleront du maintien des bancs, dont certains, de style Louis XV, remontent au XVIe siècle.»
Willy Boder, homme d'actualité, in *Le Temps*, 18 janvier 1999

Candidat n° 11
«Plutôt que de bonheur, je préfère parler de petits et de grands plaisirs dont la vie me comble actuellement: être invité, le 20 décembre, sur le plateau de Michel Drucker avec quelques enfants, voir le succès de "L'abécédaire des p'tits loups" (...) et partir entre Noël et Nouvel-An vivre un trekking aventureux de dix-huit jours en Australie.»
Bernard Pichon, hors du temps, in *L'Hebdo*, 24 décembre 1998

Candidat n° 12
«Si Pinochet avait pris toutes ces précautions avant de partir pour l'Europe, c'est qu'il était inquiet. Depuis, 1996, la justice espagnole lui collait aux basques.»
Antonio Castigneira, journaliste, in *Le Matin*, 18 octobre 1998

Candidat n° 13
«En Suisse, c'est du centre que pourrait surgir une extrême droite alors que ce n'est ni de la gauche ni de la droite que pourrait surgir une opposition combative, articulée sur de nets repères intellectuels, à cette extrême droite.»
Christophe Gallaz, ailier centre, in *Le Temps*, 12 janvier 1999

Candidat n° 14
«Le plan d'assainissement est comme une épée de Damoclès dans le dos des participants à la table ronde.»
Jean-Michel Dolivo, secrétaire de l'Union syndicale vaudoise, in *La Presse*, 23 janvier 1999

Candidat n° 15
«S'il faut abattre un Ziegler, c'est sur les faits et en dénonçant, notamment auprès de ceux qui s'en délectent, ici et surtout ailleurs, sa démarche malfaisante. Notre prédécesseur et ami Victor Lassere l'avait fait en répondant du tac au tac à un autre ouvrage. Si celui de notre confrère n'a pas eu le même écho que ceux du champion toutes catégories du crachat dans la soupe, et si l'on peut avoir l'impression qu'il faut toujours plus de règles, c'est peut-être aussi que la rigueur et son corollaire l'autodiscipline ne paient plus, quand ils ne sont pas rendus «contre-productifs», pour diverses raisons et manigances où les prétendus tenants de l'ordre ne sont pas toujours plus blancs que les maraudeurs.»
Didier Fleck, in *Entreprise romande*, 5 mars 1999

Candidate n° 16
«Lausanne est couverte de canalisations en dessous.»
Sylvia Zamora, directrice lausannoise des Travaux publics, lors du colloque «La ville et l'enfant», Musée Olympique, 10 mars 1999

Candidat n° 17
«C'est avec la langue que vous mettez les pieds dans le plat.»
Claude Froidevaux, journaliste s'adressant à Anne Diserens, déléguée à l'Égalité (Lausanne), supra *RSR-La Première*, 22 janvier 1999, entre 18h20 et 19h00

Candidat n° 18
«Le tout est autant une partie de la partie que la partie est une partie du tout. Non seulement la partie, mais le tout est relatif.»
Jean-Yves Pidoux, sociologue relatif, in *Domaine public*, 25 février 1999

Candidat n° 19
«Il y a beaucoup de buveurs d'eau à la radio suisse romande, contrairement aux fausses rumeurs qui circulent.»
Yvan Frésard, double négateur, supra *RSR-La Première*, 14 février 1999, vers 12h10

Candidat n° 20
«Je ne vais pas m'étendre ici sur le fond de cette table ronde.»
Erik Grobet, socialiste genevois, in *Le Courrier*, 2 octobre 1998

Candidat n° 21
«Existe-t-il un terreau plus fertile qu'une cp, au sein de laquelle le sgtm cherchera à grandir et à s'oublier soi-même ?»
Henri Chambaz, sgtm lui-même, in *Notre armée de milice*, octobre 1998

Candidat n° 22
«En s'adressant ainsi à celle qui avait déposé plainte pour avoir été violée par son époux et qui venait de la retirer, le président du Tribunal de Morges entendait souligner que cette issue était peut-être la meilleure...»
Michel Perrin, virtuose du pronom, in *24 Heures*, 5 mars 1999

Candidat n° 23
«Pour pallier quelques défections impromptues, Krüger avait rameuté Gianini, Gazzaroli et Kessler. Le dernier aurait répondu par une feinte de non-recevoir.»
Christian Despont, à Poprad, in *24 Heures*, 18 décembre 1998

Candidate n° 24
«Difficile de déterminer l'espèce d'un peuplier, les Celtes eux-mêmes y perdaient leur latin.»
Barbara Fournier, polyglotte antique, in *Polyrama-EPFL*, août 1998

Candidate n° 25
«Alors ce soir ce sont les indécis qui ont fait la décision.»
Claudine Assad, lors du vote à Moutier, supra TSR1 spécial votations, 19 novembre 1998, vers 18h25

Candidat n° 26
«Vue de la Chine, la Suisse est une partie de l'Europe.»
Pascal Couchepin, conseiller enfin fédéral, supra TSR1, 27 mars 1999, vers 19h40
«Nous n'allons pas donner de l'argent à tout prix.»
Le même Pascal Couchepin, in *Le Temps*, 12 août 1999

Candidat n° 27
«Il faut que nous donnions de notre Armée une image jeune, moderne et dynamique. Par nos apparitions publiques, nous devons participer activement au rangement des vieux clichés poussiéreux, au lieu de nous contenter de remettre une couche de ciment par-dessus.»
Werner Frei, lieutenant-colonel, in *Armée du Salut information interne*, février 1999

Candidat n° 28
«La Sicile, de fait, est une sorte de petite Europe, dont l'une des caractéristiques, justement, est de conduire sans cesse, dans son histoire, aux confins de l'Europe –là où celle-ci laisse dériver la multiplicité complexe et perpétuellement ouverte d'une identité dont personne, en définitive, ne détiendrait la clé.»
Jean-Christophe Aeschlimann, rédacteur en chef, in *Coopération*, 12 mai 1999

Candidat n° 29
«Si le conflit en Yougoslavie s'envenime, l'ambiance de la Fête s'en trouverait ternie.»
Marc-Henri Chaudet, abbé-colonel de «la» Confrérie, in *24 Heures*, 20 mai 1999

Candidat n° 30
«On ne peut pas comparer la maternité et les obligations militaires. Ce n'est pas comme si les hommes étaient rémunérés pour jouer au football.»
Peter Hasler, directeur de l'Union patronale suisse et ami du ballon, in *Construire*, 18 mai 1999

Candidat n° 31
«Vu sa qualité de jeu actuelle, Lausanne mériterait de gagner. Mais sur un match, tout est possible. J'ai l'impression que la partie pourrait se terminer par un 1-0. Ou peut-être un 2-1. A l'avantage d'une des deux équipes.»
Lova Golovtchiner, humoriste lémanique et consensuel, in *Le Matin*, 2 juin 1999

Candidat n° 32
«Face à ces constats, nous avons l'impression que les propositions du Conseil d'Etat sont des propositions qui vont à contre-courant et que, malgré sa bonne volonté, il ne se donne pas les moyens de le remonter ; soit en fermant les vannes de la déferlante routière qui croule sur les transports publics, soit en dotant ces derniers d'une embarcation capable de naviguer sur un fleuve aussi entraînant.»
Laurent Debrot, député popécosoliste neuchâtelois, in *La vie d'Château*, bulletin des députés du POP, 9 avril 1999

Candidat n° 33
«Beaucoup de gens devront donc attendre pour me rencontrer, et certains n'y arriveront peut-être pas. Je partage bien sûr leur déception.»
Bertrand Piccard, gonflé à l'hélium, in *Le Temps*, 12 juin 1999

Candidat n° 33
«Nous avons un Béjart Ballet qui est un peu unique, puisque nous sommes les seuls à l'avoir». Jean-Jacques Schilt, Syndic de Lausanne, Séance extra-muros du Conseil communal, 24 juin 1999, vers 18h45

Candidate n° 34
«Le compositeur [Jean-François Bovard] dit préférer conduire un orchestre qu'une voiture. Il ne sait d'ailleurs pas conduire.»
Céline Goumaz, à la baguette et sur les chapeaux de roue, in «Portrait de la Fête des Vignerons», in *24 Heures*, 5 juillet 1999

Candidat n° 35
«C'est ce qui est en train de se passer avec l'éclipse. Une sorte d'angoisse qui sourd par-ci par-là, en fonction de la culture des gens. Personnellement, je réagis en situationniste : advienne que pourra !»
Philippe Jeanneret, présentateur météo ultra-gauche, in *Construire*, 13 juillet 1999

Candidat n° 36
«Cela dit, si des personnes plus aptes devaient entrer au comité [stratégique d'Expo-01], je serais le premier à laisser ma place.»
Olivier Kernen, lucide syndic d'Yverdon, in *24 Heures*, 7 août 1999

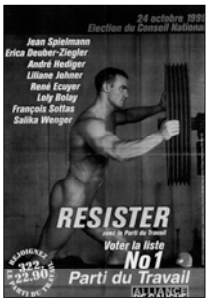
Candidat n° 37
«La rentrée scolaire 1999-2000 est exceptionnelle puisqu'elle clôt le cycle des années 1900 et qu'elle nous entraîne vers les années 2000.»
Doris Cohen-Dumani, directrice des écoles, in *Lausanne écoles*, août 1999

Candidat n° 38
«Dans un monde où tout passe, on s'en voudrait de durer toujours.»
François Longchamp, journaliste, in *Le Temps*, 24 septembre 1999

Candidat n° 39
«Bien sûr, la décision de fermer un hôpital est toujours perçue avec émotivité par une population, qui se sent amputée.»
Charles-Louis Rochat, amputeur de la Santé publique vaudoise, in *Le Temps*, 8 octobre 1999

Candidat n° 40
«Savez-vous qu'un jeune peut mesurer 1 m 70 un jour, 1 m 75 quinze jours plus tard et 1 m 64 trois semaines après ? Quand on sait cela –même les médecins l'ignorent parfois–, on peut planifier l'entraînement en fonction. (...) Je n'ai jamais préconisé le dopage. Jamais ! Je veux des coureurs sains à 150 % tant qu'ils n'ont pas atteint leur majorité et qu'ils sont avec moi.»
Marcel Cheseaux, entraîneur de cyclo-cross, in *Le Temps*, 17 août 1999

Candidat n° 41



Parti du Travail, Genève, Campagne électorale, octobre 1999

Bulletin de vote pour le grand prix du Maire de Champignac 1999

Mes deux candidats sont :

..... n° ....

..... n° ....

A déposer dans les librairies Basta ! (Chauderon ou Dorigny) ou à renvoyer à l'Institut pour la Promotion de la Distinction, case postale 465, 1000 Lausanne 9.
On peut également voter par Internet : http://www.distinction.ch

avant le 3 décembre

Sylvia Zamora, conseillère municipale lausannoise et candidate n° 16, en train d'inaugurer une grille sémantique en compagnie de Francis Thévoz, municipal et Champignac d'Or 1996.